

Daniel Cassini

Mes mots rendent homme

Chers collègues analystes qui savez en virtuoses jouer sur les équivoques « Nous n'avons que ça l'équivoque pour éteindre un symptôme », dixit Lacan, imaginez un instant un loustic tel que Jean-Pierre Brisset sur votre divan auquel vous aurez délivré comme il se doit la règle fondamentale de libre association et alors que pour cet hurluberlu de génie sous chaque mot prononcé se cache non seulement un autre mot, ou plusieurs mots soudés ensemble, mais une phrase ou une série de phrases - nous y reviendrons dans un moment.

Il s'agit selon les propres termes de Brisset de « démontrer la création de l'homme avec des matériaux que nous allons prendre dans ta bouche, lecteur, où dieu les avait placés avant que l'homme fût créé. » Difficile d'émouvoir l'inconscient d'un pareil parlêtre...

Singing words, words
Between the lines of age
Words, words,
Between the lines of age

Neil Young

Oh , word, save us !
James Joyce

Un proverbe indien : « Le mot prononcé peut avoir tant de significations. Le mot une fois lâché, peut aller dans une centaine de directions »

Plus proche de nous, André Breton réunit dans « L'anthologie de l'humour noir », quarante-cinq écrivains, de Jonathan Swift à Jean — Pierre Duprey. Beaucoup de noms sont peu ou prou connus : Dali, Prévert, Duchamp, Kafka, Apollinaire, Picasso, Alphonse Allais, Rimbaud et j'en passe...

Jean-Pierre Brisset, par contre, est un illustre inconnu. Pourtant, considérant le thème de cette année, cet auteur nous intéresse au premier chef, d'où cette communication, ce soir.

De Jean-Pierre Brisset l'on ne sait presque rien si ce n'est qu'il avait été officier de police judiciaire et qu'il donnait des cours de langue vivante : Français, Italien, Allemand. En 1912, une coterie d'écrivains, l'avait affublé du titre ironique — dérisoire de « prince des penseurs », s'inscrivant en faux contre ce que soutient magnifiquement Guy Goffette « On est devenu si savant aujourd'hui de tous côtés qu'il n'y a plus moyen de penser librement de travers. »

Brisset, d'une formidable érudition qui, bien au contraire, ne l'empêchait pas « de penser librement de travers », se tenait pour le détenteur d'un secret. Son idée maîtresse était que

« La parole qui est Dieu a conservé dans ses plis l'histoire du genre humain depuis le premier jour et dans chaque idiome l'histoire de chaque peuple avec une sûreté, une irréfutabilité qui confondent les simples et les savants ».

Idee folle ? Que dire alors de cette formulation de Philippe Sollers — peu suspect de délirer — dans « Dante et la traversée de l'écriture » : « Qui ignore son langage sert des idoles, qui verrait son langage verrait son Dieu » et cette autre, du même Sollers : « Dieu, l'ensemble de tous les jeux de mots dans toutes les langues du monde au même instant. »

Chez Brisset, l'analyse des mots — au sens chimique du terme quasiment — lui permet d'établir sans conteste possible — et sans rire, d'où l'humour noir relevé par Breton — que l'homme descend de la grenouille, grenouille qui est le signifiant maître de son délire et la RAINE-MERE (au sens de RAInette, un autre nom de Dieu) est donc la grand-mère de l'homme. « Et — je cite Brisset — ce fut la première grammaire car elle enseigna à parler à ses petits, la RAINE -MERE. »

Brisset ne se reconnaît d'autres précurseurs que Moïse et les prophètes, Jésus et les apôtres, il s'annonce lui-même comme le 7e ange de l'Apocalypse et l'archange de la résurrection.

En 1883, Brisset, présente son ouvrage « La grammaire logique » à l'Académie pour un concours. Cet ouvrage, on s'en doute, fut rejeté par Renan, dont l'humour n'était pas précisément la qualité première. En 1900, il publie un autre texte majeur : « La science de Dieu ».

Brisset, comme seule reconnaissance, eut droit à un article publié en juillet 1901 dans le journal « Le petit Parisien », intitulé « Chez les fous ».

Dans cet article, Brisset est considéré comme un aliéné qui, je cite, « Sur un système d'allitérations et de coq à l'âne, avait prétendu fonder tout un traité de métaphysique intitulé « La science de Dieu ». Pour lui, en effet, le mot est tout. Et les analyses des mots expriment les rapports des choses. On garde d'ailleurs de cette lecture un trouble réel dans l'esprit. »

Brisset, bon prince — prince des penseurs ! — fut cependant heureux de cette critique et remercia son auteur ; il envisageait même un projet suprême : un dictionnaire de toutes les langues qui recenserait l'origine commune à toutes les langues.

L'œuvre de Brisset — car œuvre il y a, unique, singulière — se situe entre la pataphysique d'Alfred Jarry qui est « la science des solutions imaginaires qui accorde symboliquement aux linéaments les propriétés des objets décrits par leur virtualité » et l'activité paranoïa-critique de Salvador Dali, « méthode spontanée de connaissance irrationnelle fondée sur l'association interprétative-critique des phénomènes délirants. »

Que Brisset soit l'objet de dérision de la part d'un journaliste pouvait-on attendre autre chose de la part de quelqu'un qui pense, comme sa profession l'exige, que le langage sert avant tout et principalement à communiquer,

à ce qu'il y ait du lien social, alors que le langage véhicule la jouissance du bla-bla-bla et fonde le sujet. Ici, ce mot de Tzara à Picabia : « Je m'imagine que l'idiotie est partout la même, puisqu'il y a partout des journalistes. »

L'œuvre de Raymond Roussel, de Marcel Duchamp, peuvent être mises en connexion étroite avec celle de Brisset sans parler d'écrivains de premier ordre tels que Léon-Paul Fargue, Robert Desnos, Michel Leiris, Henri Michaux, James Joyce, mais aussi Ghérasim Luca dont l'écriture anti-oedipienne, chère à Gilles Deleuze, qui le considérait comme le plus grand poète français, trouve des racines chez Brisset pour autant qu'on se donne la peine et le plaisir d'aller y voir... y lire de plus près les textes du « prince des penseurs ».

Le programme de Brisset appelé « La grande loi ou la clé de la parole » est exposé dans « La science de dieu ou la création de l'homme » :

« Il existe dans la parole de nombreuses lois inconnues jusqu'aujourd'hui dont la plus importante est qu'un son ou une suite de sons identiques, intelligibles et clairs peuvent exprimer des choses différentes, par une modification dans la manière d'écrire ou de comprendre ces sons ou ces mots. Toutes les idées énoncées avec des sons semblables ont une même origine et se rapportent toutes dans leur principe à un même objet. »

Ainsi par exemple, pour aller dans le sens, le non-sens, le sur-sens de Brisset les mots suivants :

LES DENTS, LA BOUCHE

J'écris :

Les dents, là, bouchent

Les dents la bouchent

L'aidant la bouche

Lait dans la bouche

Laid dans la bouche

Laides en la bouche

L'aide en la bouche

Les dans la bouche (Les choses qui sont...)

L'est dans la bouche (L'est = c'est)

L'est dam le à bouche (J'ai mal aux dents)

Les dents-là bouche (Cache ces dents-là)

Intervertissons : La bouche, les dents

J'écris :

Là bouchent les dents

La bouche l'aidant

Là, bouche les dents

Le à bouche l'est dam

etc.

« C'est là, écrit Brisset, une merveille terrifiante qui montre la puissance sans bornes de l'esprit éternel. » « Nous formulons encore cette loi de la manière suivante », poursuit-il :

« Toutes les idées qu'on peut exprimer au moyen des mêmes sons se rapportent à un même objet, à une idée commune, avec une force de vérité

mathématique, d'une évidence absolue, générale ou accidentelle, positive ou négative. Ainsi, il est d'évidence absolue que les dents sont un lait ou, comme du lait dans la bouche, mais c'est une vérité accidentelle, quand elles sont noires, c'est une vérité négative ; ce n'est pas du lait dans la bouche. »

Pour Brisset, à partir de ce qui vient d'être évoqué et qui est susceptible d'être multiplié à l'infini sur n'importe quelle proposition, il est possible de lire ce qui était caché sous les mots. Ainsi, Brisset applique son procédé qui, selon lui, est « la clé qui ouvre les livres de la Parole », au sexe.

« Tous les mots étaient dans la bouche, ils ont dû y être mis sous forme sensible, avant de prendre forme spirituelle. Nous savons que l'ancêtre ne pensait pas d'abord à offrir à manger, mais une chose à adorer, un saint objet, une pieuse relique qui était son sexe le tourmentant. »

Le sexe, pour cet auteur, fut le premier EXCÈS.

Ainsi : Je ne sais que c'est = Jeune sexe est = sexe est jeune = jeune est sexe

Tu sais que c'est bien – Tu sexe est bien

Le mot tu ainsi que jeune désigna aussi le sexe. C'est un terme enfantin : Cache ton tu, ton tutu = tu tu = ton sexe = tu relus tu tu = tu reluques ton sexe = turlututu répétait au départ celui qui était l'objet de cette remarque blessante.

QU'EST CE QUE C'EST QUE CA ? QU'EST CE QUE SEXE A ?
Questionne Brisset en une suite de déclinaisons vertigineuses dont je ne vous livre que quelques copeaux, pas si fous que ça d'ailleurs : « Les mots viennent du besoin de montrer le sexe pour en soulager les maux » ou encore « La femme qui dit non refuse le nom de l'homme ».

Chez Brisset, le latin n'existe pas, la langue primitive surgit comme possibilité de circuler en tous sens dans le Français à travers un jeu où les mots suivent à chaque fois des règles différentes de décomposition et de regroupement et pour lesquelles Brisset n'est pas avare d'explications. Sur la naissance du pouce, dans « la Science de Dieu » :

ce pouce = ce ou ceci pousse

« Ce rapport nous dit que l'on vit le pouce pousser quand les doigts et les orteils étaient déjà nommés. POU CE = PRENDS CELA. On commença à prendre les jeunes POUSES des herbes et des bourgeons quand le pouce jeune se forma. Avec la venue du pouce l'ancêtre devint herbivore. »

La langue primitive selon Brisset est un discours illimité qui ne peut jamais se clore, chaque mot dégorge, rend gorge, de plusieurs combinaisons élémentaires. Il ne s'agit pas de rechercher comme le font les linguistes une même racine pour plusieurs mots, mais de laisser proliférer chaque mot ou expression, démultipliée.

Voilà ce que donne l'expression « en société ».

« En ce eau sieds té = sieds toi en cette eau. En seau sieds-te, en sauce y était, il était dans la sauce, en société. Le premier océan était un seau, une sauce, ou une mare, les ancêtres y étaient en société. »

Chers collègues analystes qui savez en virtuoses jouer sur les équivoques « Nous n'avons que ça l'équivoque pour éteindre un symptôme », dixit Lacan, imaginez un instant un loustic tel que Jean-Pierre Brisset sur

votre divan auquel vous aurez délivré comme il se doit la règle fondamentale de libre association et alors que pour cet hurluberlu de génie sous chaque mot prononcé se cache non seulement un autre mot, ou plusieurs mots soudés ensemble, mais une phrase ou une série de phrases – nous y reviendrons dans un moment.

Il s'agit selon les propres termes de Brisset de « démontrer la création de l'homme avec des matériaux que nous allons prendre dans ta bouche, lecteur, où dieu les avait placés avant que l'homme fût créé. » Difficile d'émouvoir l'inconscient d'un pareil parlêtre...

« Voilà les SALAUDS PRIS = ils sont dans la sale eau pris, dans la salle aux prix. Les pris étaient des prisonniers que l'on devait égorger. En attendant le jour des pris qui était aussi celui des prix, on les enfermait dans une salle, une eau sale, où on leur jetait des SALOPERIES. Là on les insultait, on les appelait salauds. Le prix avait du prix, on le devenait, et pour tendre un piège, on offrait du pris et du prix = c'est du prix = c'est duperie, répondait le sage, n'accepte pas de prix, ô homme, c'est duperie. »

À la différence d'Alfred Jarry et de la pataphysique qui ne se prend pas au sérieux, Brisset se prend au sérieux — c'est, rieur — il est sérieux comme un pape — comme un pas-peu ! — ajouterai-je pour faire du sous-Brisset dont la prétention à la scientificité se soutient d'un *à-peu-près* qui le satisfait pleinement.

Il est sérieux comme Wolfson déjà évoqué dans ce séminaire par Elisabeth Blanc, ou comme Raymond Roussel. Dans sa préface à Wolfson, Gilles Deleuze écrit ceci :

« Pour lui, la psyché et son langage sont inséparables du « procédé linguistique », d'un procédé linguistique. C'est le problème du procédé qui dans la psyché a remplacé le problème de la signification et du refoulement. »

Chez Roussel, il y a utilisation de deux procédés, que je rappelle en passant :

Le premier consiste à prendre une phrase ou un début de phrase quelconque et de la répéter à l'identique avec une légère différence qui va permettre le déploiement de toute une histoire : par exemple billard et pillard.

- Les lettres du blanc sur les bandes du vieux billard

- Les lettres du blanc sur les bandes du vieux pillard

Une lettre qui change et tout est chamboulé, *sensboulé*.

Je rappelle ici comment James Joyce, en déplaçant une seule lettre, la lettre « c » à la place de la lettre « s », compose mieux que quiconque le portrait d'un dictateur boursoufflé : Mussolini devient muscolini : petit et musclé.

L'autre procédé Roussellien vise à prendre selon le hasard un fragment de texte puis, par une série de transformations à en extraire des motifs différents, hétérogènes, sans lien sémantique ni syntaxique, le but étant d'inventer une histoire qui passe par tous les mots obtenus, comme autant d'étapes obligatoires et dont on ne sait si elle se bouclera.

Brisset, lui, saute, telle une grenouille savante, en une seconde, d'un mot à l'autre : salaud, sale eau, salle aux pris, salle aux prix (prisonniers), saloperie, et chaque mot, chaque variation de son et de sens fait surgir une scène nouvelle. À partir d'un simple mot, d'un mot banal, lambda, que nous utilisons pour parler, Brisset convoque tout un théâtre, une scénographie pho-

nétique indéfiniment accélérée.

Ce procédé fut révélé à Brisset, que Marcel Duchamp considérait comme une sorte de Douanier Rousseau de la philologie, alors qu'il rentrait chez lui un soir de juin 1883. Roussel, pareillement, eut lui, à 19 ans, une illumination, un éblouissement. « Oui, écrit Roussel, j'ai senti que j'avais l'étoile au front et je ne l'oublierai jamais. Cette gloire était un fait, une constatation, une sensation, j'avais la gloire. J'étais à ce moment-là dans un état de bonheur inouï. J'ai plus vécu à ce moment-là que dans toute mon existence. »

Et au psychiatre Pierre Janet, Roussel, confie : « Cette sensation de salut moral, je n'ai jamais pu la retrouver. Je la cherche, je la chercherai toujours. »

Pierre Janet, évoque Raymond Roussel dans son ouvrage « De l'angoisse à l'extase ». Dans un entretien avec Michel Leiris, Janet parle dédaigneusement de Roussel comme d'un « pauvre petit malade ». « Mais non, vous n'êtes pas fou, vous n'êtes que malade, » assène régulièrement le docteur Ferdière à Antonin Artaud à Rodez, électrochocs répétés à l'appui de cette sentence sans appel de *celui qui sait*.

C'est ce même Janet qui, pour s'opposer à la découverte freudienne, y alla de cet énoncé superbe d'ignorance mais qui, dans sa dénégation même, dit pourtant la vérité :

« L'inconscient, c'est une façon de parler ! ». Ben oui, Pierre Janet, l'inconscient c'est une façon de parler ; pour le sujet de l'inconscient, le par-lêtre, il n'existe pas de nature autre que discursive.

Pour les psychiatres qui auraient eu à examiner Brisset, celui-ci aurait sans doute écopé du terme de « fuite dans les idées » qui caractérise la capture du sujet par le matériau sonore de la langue, oubliant le sens et sautant par l'intermédiaire d'une syllabe répétée d'un mot à l'autre jusqu'à plus soif.

Chez Brisset, comme le soutient Michel Foucault dans la préface qu'il consacre à « La grammaire logique » :

« La répétition phonétique ne marque pas la libération totale du langage par rapport aux choses, aux pensées et aux corps, elle ne révèle pas sur le discours un état d'apesanteur absolue, elle enfonce au contraire les syllabes dans le corps, elle leur redonne fonction de cris et de geste, elle replace les mots dans la bouche et autour du sexe, elle fait naître et s'affirmer dans un temps plus rapide que toute pensée un tourbillon de scènes frénétiques, sauvages ou jubilatoires, d'où les mots surgissent et que les mots appellent ».

Nombreux sont les psychotiques qui s'intéressent au langage – qui s'intéresse à eux – et à l'écriture : il existe un pousse à l'écriture comme il existe un pousse à la femme et on peut relever chez les psychotiques l'érotisation extrême du signifiant dans la construction d'un beau délire. Lacan signale que « la promotion, la mise en valeur dans la psyché de phénomènes de langage est pour nous le plus fécond des enseignements ».

Des écrivains ont eu la capacité et la volonté de produire des écrits ressemblant à ceux des psychotiques : les Surréalistes qui dans des textes tels que « L'immaculée conception » de Breton et Eluard simulent la démence précoce. L'OULIPO également et notamment Raymond Queneau qui se donne pour objectif d'inventer de nouveaux procédés d'écriture en travaillant sur les rapports entre les mathématiques et la création artistique.

Que penser par exemple de l'écrit de ce psycho-TOC aussi vrai que celui de n'importe quel psycho-TIQUE et que vous reconnaîtrez aisément :

« Loin de nous l'art-gueil de posteffacer cette poubellication et de l'es-caboter en eaube jeddard. Nous ne sommes pas pohâtassés. Ah ! Quelle jalouissance à freudeneder ces crachoses clamatoires. Mécomment ne pas pas se rHegeler de staferla ? ».

Le linguiste Chomsky établit une distinction entre la *compétence* et la *performance*. La compétence consiste en une reconnaissance implicite d'un système de règles, appelé grammaire, donnant la capacité de comprendre et de produire les phrases d'une langue. La mise en œuvre de cette langue dans des actes de parole caractérise la performance – perturbée chez le schizophrène qui a cependant conservé sa compétence linguistique.

Ceci étant, toutes les études sur les troubles du langage, et elles ont été légion depuis plus d'un siècle, montrent l'incapacité des linguistes à valider une méthodologie rigoureuse permettant de les définir comme psychotique, la question du sujet de l'inconscient n'étant jamais abordée.

Dans « L'amour de la langue », et cela nous intéresse au premier chef, Jean-Claude Milner, déclare

« qu'une caractéristique de la linguistique réside dans le fait qu'elle ne veut avoir affaire qu'à un Autre vidé de sa jouissance », un Autre clean en somme. « Voilà, indique encore Milner, la possibilité dont le linguiste comme tel n'a rien à savoir : tout l'écarte de supposer à lalangue (en un seul mot) la moindre jouissance qui ne pourrait que dévaluer la sienne propre. C'est sur le silence de ceux qui ont servi lalangue et sa jouissance que s'installe le propos du linguiste. »

Le terme de lalangue dégagé par Lacan pose que le signifiant, faute de relation à un autre signifiant, n'a pas valeur de communication, lalangue étant constituée de S1 auxquels aucun S2 ne se rattache pour leur donner du sens. À la linguistique Lacan oppose donc sa linguisterie.

Concernant les néologismes qui constituent l'un des troubles du langage des psychotiques les plus connus et répandus Lacan y voit « un déchaînement du signifiant », résultat de la forclusion du Nom du Père et le néologisme a alors une fonction réparatrice, celle d'arrêter la signification, d'être une sorte de « plomb dans le filet » dicit le même Lacan. Les néologismes apparaissent ainsi comme un travail visant à suturer la chaîne signifiante désarri-mée, le président Schreber par exemple considère qu'ils appartiennent à une langue fondamentale.

Lacan, lui, peuchère, n'a produit que 789 néologismes dans ses Écrits et Séminaires. Je vais vous les lire à la suite à la manière dont Valère Novarina égrène les noms des centaines de fleuves, torrents, ruisseaux et rivières, tous inventés, à la fin de « La chair de l'homme » ou des deux mille cinq cent quatre-vingt-sept personnages du « Drame de la vie ». Non, je rigole ! Comme disait un membre de l'AEFL...

Autre trouble du langage, les glossolalies signifient, elles, parler en langue, et elles sont le fait pour un sujet de tenter de parler une langue nouvelle qui s'enrichit progressivement, les glossolalies étant « des énoncés dépourvus de sens, mais structurés phonétiquement que le locuteur croit être en langue réelle, mais qui ne possèdent aucune ressemblance systématique avec une langue naturelle vivante ou morte ; les glossolalies s'inscrivent par excès ou défaut sur fond de langue maternelle ».

On peut simplement citer ici le travail de Théodore Flournoy évoquant dans un livre le cas d'une jeune femme parlant en langues « Des Indes à la planète Mars. Études sur un cas de somnambulisme avec glossolalies ».

Évoquer, bien sûr, les glossolalies inséparables de la voix scandée d'Antonin Artaud à partir de 1943 et que Derrida qualifie de « rigoureuse écriture du cri ». Allez donc lire Artaud le Môme et les syllabes inventées, « expectorées, éructées » :

dakantala
 dakis tekel
 ta redaba
 ta redabel
 de stra muntils
 o ept anis
 o ept atra

ou

o dedi
 a dada orzoura
 o dou zoura
 a dada skizi

o kaya
 o kaya pontoura
 o ponoura
 a pena
 poni

La lettre a également une importance déterminante dans l'approche des psychoses.

Freud compare les mécanismes du rêve aux rébus ou aux hiéroglyphes en ce que les images doivent être prises comme des éléments phonatoires et Lacan dans l'Instance de la lettre dans l'inconscient ajoute ceci : « Le signifiant est un élément symbolique qui ne possède de valeur que différentielle, il ne se conçoit que couplé à un autre ; en revanche la lettre est un objet réel, isolable, elle est la structure essentiellement localisée du signifiant, elle est le support matériel que le discours concret emprunte au langage ». Si la lettre a pour fonction de faire littoral entre jouissance et savoir, elle constitue le corps du symbolique dont elle fixe la jouissance sans Autre.

La psychose produit un rejet de l'inconscient et c'est dans la lettre que le symptôme, si on sait le lire, est le plus clairement exprimé dans la structure même.

L'absence de fonction du refoulement fait surgir dans le contenu manifeste du symptôme ce qui demeure latent pour le névrosé et la jouissance attachée à la chose littérale est au principe de la clinique des psychoses où se manifeste la carence de la signification phallique ; le phallus intervenant pour normativer le langage du sujet il fait barrage à un investissement trop intense d'inventions hors discours. La forclusion du Nom du Père entraîne la rupture de la chaîne signifiante et l'échec de la fonction de semblant de ce même Nom du Père aboutit à la dérive du sens.

Brisset affirme qu'il est en extase devant les merveilles de la Parole, dans lesquelles il lit le cristal de deux millions d'années en arrière. Les esprits des ancêtres et archi-ancêtres sont restés avec les mots qu'ils ont créés. L'épée de feu qui gardait l'arbre de la Vie s'appelle *calembour*, jeu de mots. Brisset est persuadé avec ses déductions affolantes de se livrer à un travail scientifique ayant une force de démonstration supérieure à celle des mathématiques et de la géométrie. La similitude de deux mots suffit pour le sujet à établir un lien réel entre deux idées et prend la valeur d'une preuve.

Entre tous, c'est le mécanisme de l'holophrase qui permet d'appréhender la spécificité de certaines positions subjectives celle de Brisset notamment qui « holophrase » chaque vocable pour alimenter son délire.

C'est lorsqu'il n'y a pas d'intervalle entre S1 et S2, lorsque le premier couple de signifiant se solidifie qu'il y a holophrase, prise en masse du couple primordial.

Ainsi, la créativité psychotique de Brisset l'amène à découvrir des mots-phrases insérés dans les vocables de la langue Française et si la clé du livre de la Vie est le calembour, alors Brisset fait feu de tout bois pour déchiffrer les mots-phrases. En décomposant les vocables du Français, Brisset considère qu'il a eu accès à la langue des origines qui participe de la Parole divine.

Chez les ancêtres, écrit-il, on voyait l'AISSANCE-ETRE, l'âge d'or donc, et la langue de ces mêmes ancêtres est née d'une interjection, d'une holophrase originelle — un big-bang en quelque sorte — diffracté en autant de formations imaginaires. Ainsi les ancêtres vivaient dans les eaux (en quoi, Brisset, là, n'a pas tort) et ils y nageaient : J'ai un logement, donne : J'ai un l'eau, je mans.

Le procédé de Brisset se décline à l'infini : « Les poissons étaient abondants, les C'EST ASSEZ, les cétaqués était le nom des plus gros, le créateur ayant décidé de s'arrêter là ». « Satan, lui, est un animal méchant, puisque QUAND CA TEND, CA TIRE, et CA BAT, alors le satyre satan tient son sabat ». Pareillement : « Les notaires, NOTERENT NOS TERRES, et l'astromome L'ASTRE HAUT NOMME ».

L'holophrase est partout dans la langue, il convient de la déchiffrer à l'aide du calembour pour avoir accès à la Parole qui se confond avec la création de l'homme qui est lui-même la Parole. La différence qui existe entre l'holophrase chez Brisset et la définition qu'en donne Lacan, à savoir la prise en masse de S1 et S2 est que cette dernière ne permet pas l'opération de décomposition en des signifiants primordiaux, en mots-phrases tels que les traque avec jubilation Brisset.

Pour le parlêtre il y a la nécessité d'un détour aliénant par les signifiants de l'Autre, Brisset, lui, promeut la notion d'une holophrase originelle en prise avec la Chose et l'holophrase du couple signifiant primordial fait du psychotique un sujet non divisé par le signifiant, qui possède selon Lacan « sa cause dans sa poche » à savoir l'objet a qui n'est pas extrait. Là où Lacan déclare « L'inconscient ne veut rien dire si ça ne veut pas dire ça, que, quoi que je dise, et d'où que je me tienne, même si je me tiens bien, je ne sais pas ce que je dis. Même si je ne sais pas ce que je dis, je dis que la cause de ceci n'est à rechercher que dans le langage lui-même », Brisset prône, lui, la parole d'une rigueur absolue, celle d'un sujet non divisé dont la certitude s'articule dans les énoncés du délire et des mots — phrases.

Brisset encore, dans « Les origines humaines » :

« Celui qui écrit ces lignes n'est pas seulement un homme, c'est l'esprit qui a créé le monde et chacun peut voir que ce n'est pas nous mais la Parole elle-même qui parle »

Non divisé par le signifiant, Brisset reçoit le discours de l'Autre sans inversion, S1 se trouve pris en masse dans les S2 de l'Autre sans décalage de l'énonciation par rapport aux énoncés et acquiert par là la valeur de révélation.

Brisset déclare « n'avoir jamais menti »

Et je le coa, coa, coa, confirme la grenouille.

Entre 1878 et 1913 l'oeuvre de Brisset se développa dans 7 publications :

- La grammaire logique ou théorie d'une nouvelle analyse mathématique résolvant les questions les plus difficiles

- La grammaire logique, résolvant toutes les difficultés et faisant connaître par l'analyse de la parole, la formation des langues et celle du genre humain.

- Le mystère de Dieu est accompli

- La science de Dieu ou la création de l'homme

- La grande nouvelle

- Les prophéties accomplies (Daniel et l'apocalypse)

- Les origines humaines.

L'on peut donc affirmer que durant 35 ans Jean-Pierre Brisset, a su se débrouiller, a su y faire avec son délire dont il s'est fait le secrétaire à la manière d'un Cioran affirmant : « Je n'ai rien inventé. Je n'ai été que le secrétaire de mes sensations ». Délire que Brisset a réussi à élever à la dignité d'un sinthome, à savoir donner corps, donner naissance à une théorie linguistique farfelue et à une grammaire logique d'une rigueur déconnante absolue : folie raisonnée du délire d'interprétation. Nul doute que Brisset aurait trouvé la caution éminente d'un Henri Michaux. Dans « Les grandes épreuves de l'esprit » voilà ce que Michaux écrit :

« Comme le corps (ses organes et ses fonctions) a été connu principalement et dévoilé, non pas par les prouesses des forts, mais par les troubles des faibles, des malades, des infirmes, des blessés (la santé étant silencieuse et source de cette impression immensément erronée que tout va de soi), ce sont les perturbations de l'esprit, ses dysfonctionnements qui seront mes enseignants. Plus que le trop excellent « savoir-penser » des métaphysiciens, ce sont les démences, les arriérations mentales, les délires, les extases et les agonies, le « ne plus savoir-penser » qui véritablement sont appelés à « nous découvrir ».

Le 3 juin 1906, le fantasque philologue organisa une conférence. Dans le programme il était dit :

« L'archange de la résurrection et le 7^e ange de l'apocalypse, lesquels ne font qu'un, feront entendre leur voix et sonneront de la trompette de Dieu par la bouche du conférencier. C'est à ce moment que le 7^e ange versera sa coupe dans l'air. »

Cette conférence n'eut qu'une cinquantaine d'auditeurs. Indigné par ce

peu de public, Brisset jura que nul n'entendrait désormais la voix du 7^e ange.
Dans son dernier ouvrage publié 10 ans plus tard, l'artisan — bricoleur sans pareil déclara cependant, fort de son « *apartisme* » :

« Nous allons d'abord montrer que nous avons usé de toutes nos forces et d'une voix de tonnerre. »

Ce qui s'appelle avoir de la suite et pas de la fuite dans les idées...

Jean-Pierre Brisset, certes, éminemment, à qui je suis heureux ce soir de rendre ce *nhommage*. J'aurais aussi bien pu évoquer un écrivain que Breton a oublié de faire figurer dans son « Anthologie de l'Humour noir » censurée — interdite, rappelons-le, par le régime de Vichy et ses comiques troupiers.

L'auteur d'un livre beau comme un délire paranoïaque, « Les relations entre le nez et les organes génitaux féminins présentés selon leurs significations biologiques. » rédigé par un certain Wilhelm Fliess avec lequel Freud a fait une analyse en acceptant un temps de ne pas errer en se faisant la dupe du délire scientifique de son ami chéri. Au menu : bisexualité, bilatéralité, bipériodicité et métaphore délirante du rapport sexuel pouvant s'écrire 28 sur 23, série féminine sur série masculine...

Mais pour terminer cette présentation – terre-minée explosive du langage, qui met un terme à la prétention de quiconque voudrait avoir le dernier mot, qui n'existe pas – je veux laisser la parole à une autre singularité rebelle à tout ordre langagier établi : Bernard Réquichot, peintre, écrivain, poète à « l'étrangeté légitime ». Autre non-dupe, Bernard Réquichot qui refusait de se laisser berner par les semblants, a erré au point d'écrire sept derniers textes illisibles : plus de signifiants, plus de mots, plus de lettres, rien qu'un gri-bouillis disposé lignes après lignes sur la page blanche et exonéré de la responsabilité du sens. Mais, dixit Lacan, « c'est au royaume des morts que les non-dupes errent » : Réquichot se suicide en 1961, deux jours avant l'inauguration d'une grande exposition qui lui devait lui être consacrée...

Écoutons-le, il nous enseigne à travers son questionnement :

Avant qu'on ait inventé les langues ;
« chien » ne voulait pas dire « chien » et
Si quelqu'un avait dit « chien », peut-être
qu'on aurait compris « pied ». Peut-être
aussi aurait-on eu peur car
les noms n'existaient pas ; C'était
pas l'habitude de parler.
Après qu'on a inventé les langues
on sait que les noms ne sont pas
les noms obligatoires des choses ; que
« chien » aurait pu vouloir dire « pied ». Mais
on sait aussi que « chien » aurait
pu vouloir dire ni « pied » ni « chien », aurait
pu être le nom d'aucune chose
d'aucun animal. Si chien avait été un
bruit inemployé alors on aurait pu

essayer d'utiliser « chien » à dire quelque chose.

Et maintenant que certains mots veulent dire quelque chose on peut penser à ce qu'étaient ces bruits avant qu'ils n'aient servi.

« Houkette » aurait pu vouloir dire « oreille »
« Dardanelle », aurait pu vouloir dire « seins » ou « concierge ».

« Fèvre » aurait pu vouloir dire « rare » ou « trace », signifier « tirer ».

Mais FEVOULETRAC ne dit rien de tout ça ; FEVOULETRAC : qu'est ce que ça veut dire ?

Un substantif aurait pu être un verbe, une conjonction aurait pu être un nom, un nom commun aurait pu être un nom propre.

« Kirsch », « Scooter » des noms pour chiens.

« Max » un dentifrice.

« Solilaine » un nom pour amoureux.

« Chale » aurait pu vouloir dire piauler

« Féline » être le nom de la cuisinière

Mais CHALAMAXOUTER ne signifie pas ce qu'on aurait pu croire.

FEVOULETRACDARDANELLE ne nomme rien et « NOMME » qu'est-ce que ça veut dire ?